nombreuses, une certaine mollesse d'expression (redondances, géminations), un goût prononcé pour une rhétorique scolaire (balancements binaires) qui semblent bien révéler un apprenti écrivain. On ne retrouve nulle part la griffe de Tertullien, son art savant et son style dense, nerveux, précipité, qui est le reflet de son tempérament (le *acre et uehemens ingenium* de la formule de Jérôme). Le rédacteur de la *Passio* se découvre comme une nature calme et équilibrée, sensible, mais non passionnée, exempte de toute fougue. Il est en tout cas indéniable que l'influence intellectuelle et littéraire de Tertullien s'est exercée sur lui, comme on peut l'observer curieusement dans certains passages de la *Passio* où des motifs et des thèmes du polémiste africain, appartenant presque tous à des ouvrages antérieurs à 203, se trouvent repris, mais avec des affadissements, des gauchissements, voire des naïvetés qui rendent sensible l'écart de génie entre le disciple et le maître, et définitivement improbable l'attribution de l'œuvre à Tertullien. Il ne reste ainsi plus rien de l'hypothèse présentée, sans argument d'ailleurs, par le dernier éditeur de la *Passio* (Van Beek, 1936), selon qui cet écrivain serait l'auteur du texte grec comme du texte latin.

Et M. Braun conclut : Pour autant qu'on ne veuille pas se résigner à ignorer le nom du rédacteur de la *Passio*, la conjecture la plus vraisemblable, semble-t-il, consisterait à proposer celui du diacre Pomponius, plusieurs fois mentionné par Perpétue, et qui a joué un rôle considérable auprès de celle-ci, puisqu'en son ultime vision elle le présente comme son introducteur à la gloire du martyre. Plus qu'aucun autre, ce personnage a dû se sentir lié envers la mémoire de Perpétue et se faire un devoir de léguer à la postérité le récit de ses derniers moments.

— Les nombreuses questions qui sont posées à M. Braun lui fournissent l'occasion de préciser que la version grecque est édulcorée et de rédaction plus tardive. Elle ne saurait donc avoir le même auteur que le texte latin.

III.

SÉANCE DU 19 MAI 1955.

Président : M. R. Schilling.

L'excursion qu'entreprend traditionnellement le groupe strasbourgeois le jour de l'Ascension avait pour but cette année les Trois-Épis, station climatique située sur le flanc des Vosges près de Colmar.

M^mes^ P. Fabre et R. Schilling, M^lle^ Blaise ainsi qu'un groupe d'étudiants et d'étudiantes, M^lles^ Baudry, Hoepffner, Lémann, MM. Duval, Feseuille, Hattenberger, Reinbold, Schléret, Muller, G. Schilling

s'étaient joints aux membres inscrits : MM. Blaise, Braun, Doignon, Fabre, Hentz, Mlle Hubert, MM. Maurer et R. Schilling.

Le R. P. André, ancien élève de MM. Fabre et Schilling, avait offert au groupe l'hospitalité du collège des Trois-Épis, dont il est le directeur. Un professeur du même collège, le R. P. Ulrich, membre du groupe, fit les honneurs de la maison en présentant le *Liber Miraculorum*, vieille chronique relative au pèlerinage des Trois-Épis.

La chronique, rédigée en latin, situe l'origine du pèlerinage en 1491, année où la Vierge serait apparue à un forgeron au moment où il priait, à l'oratoire dressé aux Trois-Épis, pour son cousin mort accidentellement à cet endroit. Une statuette, visible dans l'église, est le seul vestige de la chapelle qui, élevée au début du XVIe siècle, fut brûlée pendant la guerre de Trente ans.

L'intérêt du *Liber Miraculorum* est d'offrir le témoignage écrit de l'origine d'un pèlerinage. C'est là un fait rare en Alsace, souligne M. Schilling en remerciant le R. P. Ulrich de son exposé, car les pèlerinages sont habituellement plus riches en traditions orales.

— La communication d'usage fut faite par M. Jean Doignon, assistant à la Faculté des lettres de Nancy, sur *le carré magique et saint Irénée*.

En se fondant sur la bibliographie du R. P. G. de Jerphanion (*Rech. de Sc. relig.*, XXV, 1935, p. 188-225) et de M. Harald Fuchs (*Schweizerisches Archiv für Volkskunde*, XLVII, 1951, p. 28-54), M. Doignon fait d'abord le point des deux principales hypothèses qu'a suscitées l'énigme des cinq mots fatidiques :

SATOR
AREPO
TENET
OPERA
ROTAS

L'origine juive a été défendue par F. Cumont (*Rendiconti dell'Accad. pontif. di archeologia*, XIII, 1937) et par M. M. Simon (*Verus Israel*, Paris, 1947), tandis que M. J. Carcopino (*Études d'histoire chrétienne*, Paris, 1953, p. 11-91), reprenant l'opinion première de G. de Jerphanion, rattache le carré au christianisme.

En faisant sortir le carré des juiveries latines de la Diaspora, poursuit M. Doignon, M. F. Dornseiff explique pourquoi les cinq mots magiques se rencontrent déjà sur les murs de Pompéi (cf. *Rhein. Mus.*, CVI, 1953, p. 373-378) ; à quoi M. J. Carcopino réplique que le SATOR de Pompéi est un faux dont se serait rendu coupable quelque visiteur des ruines. Cette idée, qui avait déjà vu le jour en 1937, désarmera-t-elle les sceptiques d'il y a dix-huit ans, grâce au nouveaux arguments dont elle s'est fortifiée en 1955?

Au surplus, mis à part ce problème du carré de Pompéi, le judaïsme peut jusqu'à un certain point revendiquer avec raison comme siens plusieurs détails du carré qui rappellent la vision du neuvième chapitre d'Ézéchiel.

Il est vrai que, d'après les remarques de M. J. Orcibal (*Rev. de l'hist. des rel.*, CXLVI, 1954, p. 51-66), les cinq mots risquent fort de n'être qu'une des plus belles réussites du hasard des combinaisons de mots croisés. Dans ce cas, le carré était-il destiné à avoir une signification? On est amené à se poser la question quand on récapitule les tentatives, faites souvent en vain par les partisans des origines juives du carré, pour percer le mystère de l'obscur AREPO.

M. J. Carcopino pense avoir vaincu cette difficulté en s'appuyant sur une communication de M. J. Vendryes (*Comptes rendus de l'Académie des Inscript.*, 1953, p. 205), selon lequel *arepo* serait un mot celtique signifiant « au bout » (de l'*arepennis* labouré par la charrue). A la lumière de cette identification d'*arepo*, les cinq mots magiques se relient en une phrase cohérente qui prend un sens allégorique dans un contexte chrétien de Gaule, celui d'un passage de saint Irénée, *Adu. haer.*, IV, 34, 4, où le P. J. Daniélou (*Rech. de Sc. rel.*, XLI, 1954, p. 193-203) avait repéré que la charrue symbolisait la croix du Christ. Or, depuis F. Grosser (*Archiv f. Religionswiss.*, 1926, p. 165-169), il est admis que le carré renferme deux *cruces dissimulatae*, les quatre T et l'anagramme en croix de PATER NOSTER.

Faut-il en déduire avec M. J. Carcopino que le SATOR magique est l'œuvre de saint Irénée? De fait, le carré est tributaire d'une arithmétique allégorique, où le chiffre 5 est privilégié. Or, quand Irénée se représente la Croix de manière figurée (cf. *Epideixis*), il met en relief l'universalité cosmique que concrétisent les *quatre* branches de la Croix (les cinq « cornes » attribuées à la Croix dans *Adu. haer.*, II, 24, 4, copient une description « réaliste » de la Croix donnée par Justin).

Ce sont les gnostiques qui jouaient avec le symbolisme du chiffre 5. Dans cette ligne, se demande M. Doignon, les cinq mots magiques ne seraient-ils pas un des moyens d'action de la propagande gnostique, plus précisément de la secte de Marcos le mage, qui aurait introduit le carré dans la vallée du Rhône, au IIe siècle, après l'avoir détaché du judaïsme (l'on sait les relations de la gnose avec le judaïsme)? Le rôle de saint Irénée eût été de reconnaître au SATOR une valeur chrétienne, comme signe de la fin (*arepo*) des temps, en rattachant l'emblème du salut définitif, la Croix (dissimulée dans le carré), à l'imagerie agricole qui se dégage des cinq mots : semeur, roues (de la charrue) ; cf. l'article *Le salut par le fer et le bois : notes de philologie et d'exégèse sur Aduersus haereses*, IV, 34, 4, qu'a publié M. Doignon dans *Rech. de Sc. rel.*, XLII, juillet-septembre 1955.

— Après avoir remercié M. Doignon d'avoir posé une fois de plus cette question mystérieuse entre toutes, M. SCHILLING ouvre la discussion en s'interrogeant sur le sens exact de *in fine* dans le passage qui évoque la charrue comme signe de la fin des temps.

— M. FABRE s'étonne que le carré magique, s'il est d'origine juive, soit composé de termes latins.

— Plusieurs autres interventions montrent que l'auditoire, tout en appréciant l'ingéniosité des solutions proposées, reste conscient des multiples difficultés du problème.

— Un repas pris en commun au réfectoire réunit ensuite les participants. Il fut agrémenté d'une allocution prononcée en latin par M. Maurer, qui évoqua les souvenirs de jeunesse qui le lient aux Trois-Épis. Son éloquence et la réplique que lui donna M. Schilling firent l'admiration de l'auditoire, qui porta aux deux orateurs une chaleureuse ovation.

La journée se termina par une promenade au Galz, plate-forme naturelle qui offre une magnifique vue sur la plaine d'Alsace.